

Nouvelles pratiques sociales



Un projet intercompréhensif de théorisation des pratiques sociales

Ernst Jouthe et Danielle Desmarais

Volume 6, numéro 1, printemps 1993

La surdité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/301203ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/301203ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec à Montréal

ISSN

0843-4468 (imprimé)

1703-9312 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jouthe, E. & Desmarais, D. (1993). Un projet intercompréhensif de théorisation des pratiques sociales. *Nouvelles pratiques sociales*, 6(1), 131–141.
<https://doi.org/10.7202/301203ar>

Résumé de l'article

Le présent article se situe dans une réflexion sur l'utilisation des récits de pratique comme outil de théorisation du social dans le cadre d'un séminaire de maîtrise en intervention sociale à l'UQAM. Nous nous proposons d'esquisser une problématique sur les pratiques sociales et leur renouvellement dans le contexte de crise actuelle, à partir du discours que tiennent les intervenantes sociales sur leur propre pratique et des significations que, collectivement, on pourra en tirer. Cela implique entre autres l'examen de quelques enjeux qui se présentent aux acteurs sociaux qui s'engagent de façon coopérative dans un projet d'intercompréhension qui comporte des risques. Ceux-ci sont toutefois compensés par la découverte progressive des significations profondes investies dans les pratiques quotidiennes et du pouvoir pour de renouvellement des pratiques sociales que recèle un processus collectif de production de connaissance.



Les pratiques sociales au Québec

Un projet intercompréhensif de théorisation des pratiques sociales

*Ernst JOUTHE et Danielle DESMARAIS
Département de travail social
Université du Québec à Montréal*

Le présent article se situe dans une réflexion sur l'utilisation des récits de pratique comme outil de théorisation du social dans le cadre d'un séminaire de maîtrise en intervention sociale à l'UQAM. Nous nous proposons d'esquisser une problématique sur les pratiques sociales et leur renouvellement dans le contexte de crise actuelle, à partir du discours que tiennent les intervenantes sociales sur leur propre pratique et des significations que, collectivement, on pourra en tirer. Cela implique entre autres l'examen de quelques enjeux qui se présentent aux acteurs sociaux qui s'engagent de façon coopérative dans un projet d'intercompréhension qui comporte des risques. Ceux-ci sont toutefois compensés par la découverte progressive des significations profondes investies dans les pratiques quotidiennes et du pouvoir pour de renouvellement des pratiques sociales que recèle un processus collectif de production de connaissance.

Le présent article se situe dans une réflexion sur l'utilisation des récits de pratique comme outil de théorisation du social dans le cadre d'un séminaire de maîtrise en intervention sociale à l'UQAM. Le but du séminaire consiste à offrir aux intervenantes et intervenants inscrits au programme un encadre-

ment et des outils pour systématiser leur réflexion sur les fondements théoriques de l'intervention sociale et sur les conditions de son renouvellement.

Nous ne prétendons pas offrir ici une description détaillée de cette expérience, non plus que des conclusions définitives sur les implications d'une telle expérience, car les enjeux suscités par cette pratique de formation font l'objet d'une reformulation continuelle au fur et à mesure que nous découvrons les impasses et les pistes nouvelles, les limites et les possibilités du projet.

Plus modestement, nous nous proposons d'esquisser une problématique sur les pratiques sociales et leur renouvellement dans le contexte de crise actuelle, à partir du discours que tiennent les intervenantes sociales sur leurs propres pratiques et des significations que, collectivement, on pourra en tirer. Cela implique l'examen de quelques-uns des principaux enjeux qui se présentent quotidiennement aux acteurs sociaux qui acceptent, dans le cadre d'un programme d'études, de s'engager collectivement dans une démarche de réflexion sur les fondements théoriques de l'intervention sociale. Les différents acteurs vivent, comprennent et expriment ces enjeux à partir des positions différentes qu'ils occupent dans le réseau complexe des rapports de sens, des rapports de force et des rapports de place au sein d'une société en mutation. Si, comme le rappelle Daniel Bertaux (1976), les positions diverses des acteurs sociaux se laissent difficilement cerner par la sociologie empirique, les pratiques sociales, elles, constituent la manifestation concrète de la diversité des positions occupées par les acteurs sociaux, et le produit des contradictions multiples qu'ils vivent. L'expression orale et écrite de ces pratiques multiples et des enjeux qui y sont rattachés sous la forme d'un récit de pratique constituera un point d'ancrage et un outil privilégié d'analyse des rapports sociaux et du système socioculturel sous trois angles complémentaires : celui des conditions de production de l'intervention, celui de l'objet de l'intervention et des actes posés en rapport avec cet objet, celui de la production du sujet intervenant lui-même. Le travail d'analyse et d'interprétation des récits de pratique débouchera sur une réflexion épistémologique à propos des connaissances liées à l'intervention sociale.

Dans cette perspective, nous clarifierons d'abord le concept de récit de pratique autour duquel s'est articulée la démarche pédagogique du séminaire. Nous tenterons ensuite d'élucider quelques-uns des enjeux épistémologiques liés à l'utilisation des récits de pratique comme outils de théorisation du social. Nous dégagerons enfin quelques pistes de réflexion permettant de cerner ces enjeux dans le cadre d'un projet épistémologique intercompréhensif.

LES FONCTIONS DU RÉCIT DE PRATIQUE

Le récit de pratique se définit comme une narration, de type autobiographique, par l'intervenante sociale d'une série d'actes ordonnés chronologique-

ment, que celle-ci tentera d'arrimer, d'une part, à un ensemble de conditions relevant à la fois d'elle-même et du monde sociohistorique dans lequel ses actes s'inscrivent, et, d'autre part, à des effets produits sur les personnes prises individuellement et à des niveaux plus larges (famille, réseau, quartier, etc.). L'intervenante sociale qui produit ses actes se pose du coup en tant que sujet sociohistorique. L'ensemble des actes posés, des conditions nécessaires à leur réalisation et des effets qu'ils ont eus représente ce qu'il est convenu d'appeler une pratique sociale. Le récit de pratique se distingue ainsi du récit de vie. Ce ne sont pas les vies individuelles qui constituent l'objet de connaissance, mais plutôt, dans la foulée de Sève (1969), la mise en évidence du rôle structurant des rapports sociaux dans les formes et les contenus de l'activité individuelle. Comme l'a souligné Bertaux, il convient de « déplacer le regard : ne plus le concentrer sur "la vie" comme objet unique et dont on chercherait à saisir le sens ; mais au contraire, le porter sur les rapports, sociaux et interpersonnels, qui du point de vue de chaque être humain l'enracinent et le pénètrent » (Bertaux, 1976 : 201).

Pour comprendre le sens profond de ses actes, l'intervenante doit narrer, exprimer ses expériences, comme l'a montré Dilthey (dans Finger, 1983). Le récit de pratique est une forme d'expression de l'expérience vécue qui comporte une fonction de connaissance et une fonction d'action. À partir d'une pratique vécue, constituée d'une matière première composite, hétéroclite, faite d'éléments physiques, physiologiques, symboliques, imaginaires, d'événements psychiques et de déterminations sociales, il se produit un travail de transformation par le jeu verbal et social du récit. Quand on choisit de raconter une tranche de pratique, on opère de multiples choix quant au début de la narration, sa conclusion, son rythme, ses temps forts, etc. C'est à même le continuum de la vie que chaque personne crée des unités d'expérience et de signification. Chaque narration constitue une imposition arbitraire de sens sur le flux mnésique, dans la mesure où l'on met en lumière certaines chaînes de causalité et où l'on en rejette d'autres (Bruner, 1986). Ainsi, chaque narration est déjà interprétation.

Le récit de pratique permet la constitution d'un nouvel espace sociolinguistique. Faire son récit de pratique, c'est se donner une occasion de reconnaître son intervention en racontant l'expérience accumulée, et aussi de se re-connaître comme sujet-intervenante. Le récit de pratique est donc un levier pour l'action, dans la mesure où il est produit par le sujet-acteur social et en même temps produit celui-ci dans son historicité par la constitution de nouveaux espaces sociaux, ou plus précisément, dans la redéfinition des rapports sociaux dans lesquels l'intervenante est insérée et qu'elle pourra, partant, transformer. C'est ainsi que la méthode biographique, à laquelle nous associons les récits de pratique, constitue une approche performante (Pineau, 1983).

Bref, bien plus qu'un outil de description des pratiques sociales, le récit de pratique est un outil de théorisation et de transformation des rapports sociaux par la distanciation première qu'il permet à chaque narrateur de créer avec son expérience. Le sujet-intervenant devient ainsi l'objet de son récit. Cette première étape franchie, le processus de production de connaissance à propos de l'intervention sociale et de son renouvellement exige dans la suite un partage des récits écrits entre tous les sujets-intervenants. Ce processus exige également une implication collective dans l'analyse et l'interprétation des récits de pratique pris individuellement dans un premier temps, puis analysés collectivement par la suite, à partir de thèmes qui auront obtenu le consensus du groupe. Ce travail sur les récits de pratique suscitera un certain nombre d'enjeux qui seront présentés brièvement dans ce qui suit.

LES ENJEUX DE LA THÉORISATION DES PRATIQUES SOCIALES

Les intervenantes et intervenants qui décrivent individuellement puis collectivement leurs pratiques sociales ne nous livrent-ils pas simultanément l'expression de conceptions sous-jacentes à cette expérience ? Autant de bribes de connaissance, le plus souvent implicites (Rhéaume et Sévigny, 1988) du social, qui, tout en étant porteuses de transformations sociales, exigent rigueur, comparaison, recontextualisation et mise en rapport avec des théories et concepts déjà existants. Dans ce processus de compréhension, « chacun se change lui-même dans la mesure où il change et il modifie tout le complexe des rapports [sociaux] dont il est le centre de liaison [...]. Ces rapports ne sont pas mécaniques. Ils sont actifs et conscients, c'est-à-dire qu'ils correspondent au degré plus ou moins grand d'intelligence qu'en a l'individu » (Gramsci, 1978 : 143). Le social, dont chaque intervenante peut avoir un degré plus ou moins grand d'intelligence, n'est pas un tout statique déjà construit, ni un agrégat de faits sociaux, mais un ensemble de rapports sociaux, économiques, politiques, idéologiques, culturels. Situés dans une perspective historique, les rapports sociaux constituent la matière première à partir de laquelle la société se produit elle-même et, du coup, l'horizon du développement et du renouvellement des pratiques sociales.

Cette relation entre le social, objet de connaissance complexe et contradictoire, et le sujet-acteur social, qui ne peut connaître et transformer cet objet que de l'intérieur, est le lieu de cristallisation d'un ensemble d'enjeux qui se présentent dès le départ aux acteurs sociaux qui entreprennent ensemble une démarche de théorisation du social.

Cette démarche commence, en effet, par la prise de conscience de la crise globale des rapports sociaux et du système socioculturel en cette

dernière décennie du XX^e siècle. Cette crise globale se manifeste concrètement dans la société québécoise sous des aspects multiples : crise fiscale – endettement du Québec au sein d'une économie canadienne elle-même hypothéquée par le poids combiné du déficit budgétaire et de la dette extérieure ; crise économique – récession, augmentation du chômage, écart grandissant entre riches et pauvres ; crise politique ; remise en cause du leadership des dirigeants, usure du pouvoir politique ; crise nationale – le Québec est plus que jamais divisé sur son appartenance à la Confédération canadienne ; crise des rapports sociaux liée à la diversification radicale de la société québécoise dans une période relativement courte – les autochtones revendiquent leur autonomie, les jeunes ont peine à prendre leur place ; les vieux n'ont plus de place ; les rapports hommes-femmes sont dans l'impasse, les conflits interethniques, interculturels et interracialisés éclatent au grand jour et, de façon de plus en plus dramatique, la santé et les pratiques sexuelles sont de plus en plus menacées par un environnement de plus en plus pollué ; enfin, crise culturelle – crise des valeurs, des rôles et des modèles.

La prise de conscience de cette crise est de nature à susciter chez tout un chacun des inquiétudes, des difficultés multiples, nullement étrangères d'ailleurs à la crise de civilisation qui traverse l'ensemble des sociétés occidentales, et susceptibles d'être comprises à la lumière de la pensée de Gramsci, pour qui « une crise consiste précisément dans le fait que l'ancien se meurt et le nouveau ne peut naître : dans cet interrègne se manifestent des phénomènes troublants les plus variés » (Gramsci, 1975 : 311).

Difficultés pratiques, d'une part, car les mouvements sociaux qui se disaient porteurs de changement au tournant des années 70 s'essoufflent, reculent ou se désagrègent, tandis que les mouvements en émergence, tentant d'établir ou de consolider leur base, cherchent à se dire et à articuler un projet de société différent. Pour leur part, les sujets-intervenants sont confrontés aux problèmes liés à la détérioration du tissu social et à l'approfondissement des inégalités sociales. Ils sont ainsi, à l'instar des autres acteurs sociaux, à cours de modèles. Ils vivent une délégitimation des anciens paradigmes, alors que les nouveaux paradigmes tardent à naître.

Difficultés théoriques, d'autre part, car il n'y a pas – ou plus – de théorie générale pour comprendre et expliquer globalement le social. Une telle théorie n'est concevable, selon Alain Touraine (1990), que si l'on écarte l'idée autour de laquelle s'est constituée la sociologie classique, l'idée de société. Or, la décomposition de cette idée de société nous place devant le risque de voir disparaître toute pensée sociale, et conséquemment, d'accélérer l'effritement et la fragmentation du social au rythme de la concurrence interdisciplinaire dans le domaine des sciences sociales.

Difficultés pratiques et théoriques enracinées dans une crise existentielle du sens. « La question du pour quoi vivre, du comment vivre peut recevoir une réponse concrète dans la mesure où on la situe d'emblée au sein de la présente conjoncture économique » (Piotte, 1990 : 127). Mais, bien plus qu'une crise économique et politique, la crise du social est, pour Alain Lipietz (1989), une crise du projet, une crise de l'espérance. L'enjeu pour les intervenantes sociales, c'est de formuler un projet d'intervention à partir du « ici et maintenant », en s'appuyant sur leur expérience passée, non pas pour la réifier, la mythifier, mais pour amorcer une démarche de lecture critique de ce passé à la lumière du présent. Nul doute que cette crise ait des effets spécifiques sur les conditions de production de l'intervention sociale, sur les objets d'intervention et les actes posés en rapport avec ces objets, ainsi que sur l'identité des sujets-intervenants.

Dans le contexte actuel, il appert que les pratiques sociales sont diversifiées, fragmentées, morcelées, déterminées par un ensemble d'éléments extérieurs dont les politiques sociales sont bien évidemment une composante majeure. Depuis la réforme de la santé et des services sociaux mise en œuvre au Québec dans les années 70, on assiste à une taylorisation, à une bureaucratisation et à une déqualification du travail des intervenants sociaux particulièrement tangibles dans le secteur institutionnel, où ces derniers ont, en contrepartie, acquis un statut professionnel. Dans le secteur communautaire, à l'inverse, c'est plutôt la précarité dans les conditions de travail et le peu de reconnaissance qui caractérisent les conditions de production de l'intervention sociale. Quant à la réforme Côté, par-delà le projet de rationaliser la distribution des ressources matérielles et humaines dans les établissements en vue de réduire les coûts des services sociaux et de santé, elle ne semble guère apporter d'éléments susceptibles de contribuer au renouvellement des pratiques sociales.

Pour les intervenantes et intervenants sociaux réunis en vue de partager leur récit de pratique, le défi consiste à trouver une base commune pour exprimer leur manière de vivre, de comprendre et d'expliquer ces difficultés liées aux conditions de production de l'intervention sociale. Partie prenante de la crise du social, tous les participants ne s'expriment pas au même rythme, ni avec la même ouverture d'esprit, la même confiance, la même implication. Comment en effet faire du sens ensemble quand on est encore profondément marqué par une division du travail très rigide, où chaque acteur est réduit à exécuter une série de tâches spécialisées en occupant une place bien circonscrite dans l'institution, avec peu de possibilité de communication entre les concepteurs et les exécuteurs, les dirigeants et les dirigés, les technocrates et les professionnels ? Par ailleurs, comment faire du sens avec des collègues travaillant dans les institutions d'État, lorsque l'autonomie et la créativité sont

au rendez-vous, alors que les responsabilités sont démesurées, et le soutien et la formation, inexistantes ?

Lorsque l'on parvient à identifier les avantages, les limites et les contraintes liés à chaque espace-temps institutionnel, le plus souvent en discutant des contrastes entre les divers milieux, alors chaque locuteur est en mesure de faire des liens entre les conditions de production de sa pratique et celles de l'ensemble des pratiques sociales sous analyse. Ainsi émergent des significations nouvelles qui sont autant de jalons dans la théorisation de l'intervention sociale.

Quand il s'agit de parler de leur pratique, les sujets-intervenants trouvent spontanément les mots pour exprimer leur identification avec leur clientèle. Là où se présente un enjeu d'importance, c'est quand il faut rendre compte de leurs actes d'intervention et des rapports multiples qu'ils sont amenés à gérer pour assurer le succès de ces actes. L'enjeu consiste précisément à communiquer une expérience qui comporte pour le narrateur un caractère absolu et irréductible. Partant de pratiques différentes, les intervenantes et intervenants vont tenter avec toute la rigueur possible de décrire leur propre pratique dans toute sa richesse. Chaque personne en fera émerger toutes les composantes et paradoxalement, c'est en exposant ainsi son intervention dans sa complexité et sa singularité à la fois, par bribes ou par périodes chronologiques, qu'elle réussira à susciter l'implication des autres participants. En effet, les interlocuteurs s'identifieront à l'une ou l'autre des composantes de l'intervention, soit à une méthode utilisée, soit à une clientèle, etc. Il est d'ailleurs peu fréquent que les interlocuteurs ne s'identifient qu'à l'une des composantes de l'intervention sociale, indiquant ainsi que des rapports sociaux similaires traversent les sujets-intervenants et leurs pratiques. À titre d'exemple, la crise, de même que l'absence de projet social, font sentir leurs effets chez de nombreux intervenants et intervenantes qui ressentent un essoufflement, une usure, voire une impasse. C'est d'ailleurs ce qui les amène à dire : « Nous vivons tous les mêmes réalités ». Cette généralisation quelque peu intempestive sera questionnée dans la suite de la démarche de théorisation. C'est lorsque le narrateur aura gagné l'implication des interlocuteurs que les commentaires de ces derniers lui permettront de se distancier progressivement de sa propre expérience et de faire des liens avec l'expérience des autres. La théorisation de l'intervention sociale progresse ainsi par un va-et-vient collectif et individuel entre l'implication et la distanciation.

Ce processus de comparaison n'est pas sans risque. Il a souvent une connotation d'évaluation, d'autant plus que les récits de pratique se présentent avec une forte tonalité subjective. En effet, l'approche adoptée dans le séminaire privilégie les trajectoires multiples d'intervenants sociaux dont l'histoire

individuelle est dialectiquement liée au développement des pratiques sociales québécoises et à leur renouvellement. Trajectoires multiples qui comportent sans aucun doute des différences importantes et ce, à divers niveaux au sein du groupe. Comment alors exprimer ses différences et parler de ses pratiques à la première personne du singulier sans courir le risque de découvrir son « je » ? Compte tenu des antécédents socioculturels et affectifs qui ont marqué leur histoire de vie et leur formation, plusieurs ont tendance à voir dans cette découverte du « je » une entreprise dangereuse. N'est-il pas périlleux, en effet, d'exposer son identité personnelle et sociale dans une culture institutionnelle, en l'occurrence le milieu universitaire, où les acteurs sociaux vivent différemment, souvent de façon discriminatoire et conflictuelle, leurs rapports au pouvoir, au savoir, au statut, à la place occupée dans la hiérarchie bureaucratique ? Il s'agit donc de développer un jugement critique, c'est-à-dire la capacité de déterminer dans chaque situation « ici et maintenant » si les conditions sont réunies pour que l'exposition de sa propre identité au sein d'un groupe contribue à la construction plutôt qu'à l'aliénation des sujets-intervenants.

UN PROJET ÉPISTÉMOLOGIQUE INTERCOMPRÉHENSIF

Nous pensons que ces conditions peuvent se réaliser dans le cadre d'un projet épistémologique intercompréhensif. Il s'agit d'évaluer les possibilités concrètes de faire du sens ensemble, c'est-à-dire de théoriser les pratiques sociales dans une relation d'intercompréhension basé sur l'autonomie et le consensus. Cette intercompréhension, définie par Habermas comme « une négociation coopérative en vue de définitions communes de situations » (Habermas, 1987 : 153) permet d'explorer démocratiquement différentes voies d'accès à l'intervention sociale. Une telle exploration présuppose un cadre de communication dans lequel les acteurs sociaux, réfléchissant leurs rapports au « monde vécu », c'est-à-dire à l'ensemble constitué du monde objectif, du monde social et du monde subjectif (Habermas, 1987 : 85), accueillent mutuellement l'expression de leurs différences et travaillent les multiples médiations à travers lesquelles chacun essaie de se dire et, ce faisant, de donner un sens à ce qu'il fait.

La construction de cette relation d'intercompréhension n'est pas exempte d'obstacles ni de culs-de-sac. Faute d'appliquer la règle de discernement qui consiste à « trouver l'identité réelle sous la différence et la contradiction apparentes, et la différence substantielle sous l'apparente identité » (Gramsci, 1975 : 2268), les différences entre les positions occupées par les acteurs dans le processus de production du sens sont susceptibles de se transformer en oppositions stériles, voire en conflits irréductibles. Telles sont,

à titre d'exemples, les oppositions entre praticiens et théoriciens, intervenants et chercheurs, narrateurs et interprètes. Or, le projet épistémologique intercompréhensif a précisément pour but, entre autres, d'élucider les multiples médiations d'accès au social de manière à prévenir une conception rigide des rapports entre la théorie et la pratique.

La théorie et la pratique constituent deux voies d'accès au social, distinctes et complémentaires. Elles sont distinctes, d'une part, parce qu'elles ont chacune leur rationalité spécifique dont la méconnaissance risque d'entraîner soit la confusion entre les enjeux théoriques et les enjeux pratiques, soit une conception instrumentale et utilitariste de la connaissance comme celle illustrée dans l'énoncé bien connu : « La théorie sert la pratique, la pratique sert la théorie ». Elles sont complémentaires, d'autre part, parce que, au-delà de leur rationalité spécifique, elles s'inscrivent dans le même processus de production de connaissance, qui est le propre de la pensée humaine en quête de sens. La pratique est porteuse d'une connaissance rationnelle axée sur la recherche d'une meilleure adéquation des moyens par rapport à un but déterminé. Cette rationalité de l'agir téléologique, implicite dans l'intervention sociale, dévoile toute sa signification quand elle s'inscrit dans un contexte d'interactions médiatisées par le langage entre des acteurs sociaux qui occupent des positions variables et multiples dans le processus de théorisation, à partir d'intérêts de connaissance diversifiés.

En effet, tous les participants partagent un intérêt de connaissance lié à l'action. Leur rapport à l'action n'est toutefois pas identique, et constitue donc une médiation significative dans le projet intercompréhensif. Le rapport à l'action des intervenantes sociales et des chercheurs également dépend de leur statut au moment où l'on s'engage collectivement dans le processus. Certaines participantes se sont retirées de l'action immédiate – en totalité ou en partie, et, encore là, la durée du retrait constitue une médiation supplémentaire – alors que d'autres restent plongées dans les tensions quotidiennes caractéristiques de toute intervention sociale.

À l'opposé de l'intérêt de connaissance lié à l'action, chercheurs et intervenantes également ont un rapport différencié à la théorie qui passe entre autres par la pratique de la réflexivité. Les connaissances que l'on peut tirer de la production de son propre récit de pratique et celles que l'on peut tirer collectivement de l'analyse comparée de l'ensemble des récits de pratique passent par une expérience antérieure de réflexion sur ses actions, et, entre autres, pour les chercheurs, de la production préalable de leur propre récit de pratique, ainsi que de son partage avec les participants. Certaines intervenantes auront quant à elles expérimenté préalablement des outils d'auto-réflexion qui se rapprochent d'une forme autobiographique d'organisation de l'expérience vécue.

De plus, les intervenants sociaux partagent avec les chercheurs un intérêt de connaissance critique, axé sur l'élucidation des questions à propos de l'intervention sociale, que les récits de pratique ont permis de mettre en évidence. Ainsi, tour à tour, dans la discussion de groupe, les interlocuteurs soulèvent des questions relatives à l'efficacité et au succès des actions effectuées sur le terrain, à leur justesse en regard des normes, valeurs, idéologies et cultures dominantes, ainsi que des questions relatives aux contradictions vécues par des sujets en quête d'identité dans un monde social divisé. Ces questions sur les pratiques amènent les participants à explorer de nouvelles pistes de connaissance par l'assimilation critique des concepts et des théories disponibles dans les sciences sociales.

Ainsi, entre la théorie et la pratique, il y a une identité profonde sous leur apparente contradiction. Cette relation dialectique est d'autant plus féconde qu'elle est assumée dans un procès d'intercompréhension où les sujets parlants et agissants prennent le risque, en comparant leurs récits de pratique, de s'autoprésenter en public à d'autres sujets différents d'eux mais animés d'un même espoir de sortir de la crise existentielle du sens dans une société en mutation.

CONCLUSION

Nous avons tenté de circonscrire quelques-uns des principaux enjeux qui se présentent aux acteurs sociaux engagés dans un processus de théorisation des pratiques sociales. Nous avons exploré les limites et les possibilités d'une démarche axée sur la production, la mise en commun et l'analyse comparée de récits de pratique. Cette démarche heuristique a permis aux intervenantes et intervenants sociaux, partant de trajectoires différentes et de rapports multiples à la pratique quotidienne, de définir de façon coopérative les enjeux auxquels ils sont tous confrontés ici et maintenant, et ce, au niveau des conditions de production de l'intervention, des actes d'intervention et de la construction de l'identité des sujets-intervenants. Ce procès d'intercompréhension s'est avéré plein de risques, dont celui de s'exposer aux autres et de se voir évaluer dans un espace-temps institutionnel traversé inévitablement par des rapports de pouvoir et par l'idéologie de la performance. Les risques encourus sont toutefois compensés par la découverte progressive des significations profondes investies dans les pratiques quotidiennes et du pouvoir pour le renouvellement des pratiques sociales que recèle un processus collectif de production de connaissance. En somme ce procès d'intercompréhension se déroule comme un long cheminement critique, à la fois éprouvant et stimulant, comme un passage dialectique du sentir, au comprendre, au savoir et vice-versa (Gramsci, 1978).

Bibliographie

- BERTAUX, D. (1976). *Histoires de vie ou récits de pratique ? Méthodologie de l'approche biographique en sociologie*, Paris, C.O.R.D.E.S.
- BRUNER, Edward M. (1986). « Introduction », dans TURNER, Victor W. et Edward M. BRUNER (sous la direction de). *The Anthropology of Experience*, Urbana, University of Illinois Press.
- FINGER, M. (1983). *Biographie et herméneutique. Les aspects épistémologiques et méthodologiques de la méthode biographique*, Montréal, miméo .
- GRAMSCI, A. (1975). *Quaderni del carcere*, Einaudi Editore, Torino.
- GRAMSCI, A. (1978). *Cahiers de prison*, vol. III, Paris, Gallimard.
- HABERMAS, J. (1987). *Théorie de l'agir communicationnel*, traduit de l'allemand par Jean-Marc Ferry, Paris, Fayard, tome I, *Rationalité de l'agir et rationalisation de la société*.
- LIPPIETZ, A. (1989). *Choisir l'audace. Une alternative pour le XXIème siècle*, Paris, Éditions La Découverte.
- PINEAU, Gaston et Marie-Michelle PINEAU (1983). *Produire sa vie : autoformation et autobiographie*, Montréal, Éditions Saint-Martin.
- PIOTTE, J.-M. (1990). *Sens et politique. Pour en finir avec de grands désarrois*, Montréal, VLB Éditeur.
- RHÉAUME, J. et R. SÉVIGNY (1988). *Sociologie implicite des intervenants en santé mentale*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 2 tomes.
- SÈVE, L. (1969). *Marxisme et théorie de la personnalité*, Paris, Éditions sociales.
- TOURNAINE, A. (1990). « Les écoles sociologiques, Savoir sociologique et transformation sociale », *Cahiers de recherche sociologique*, n° 14, 21-34.